

Die Welt neu erfinden : Karl Bürkli (1823-1901) und seine Schriften [Hans Ulrich Schiedt]

Autor(en): **Vuilleumier, Marc**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire**

Band (Jahr): **11 (2004)**

Heft 2

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ebene an den Staat leite sich schliesslich die charakteristisch schweizerische Identität von Staat und Gesellschaft ab – eben jenes Modell der «anderen Bürgergesellschaft».

Weinmann beschränkt sich mit der Ausnahme der Darstellung der Regeneration im wesentlichen auf ältere und neuere Sekundärliteratur und auf die einschlägigen, bekannten Quelleneditionen, deren Material sie auf Grund ihrer Fragestellung neu ordnet und deutet. Das ergibt zum Teil durchaus gute, auch überraschende Resultate. Problematisch wird dies aber, wo die Autorin Zusammenhänge wie beispielsweise die mentalitätsgeschichtlichen Bedingungen der politischen Ideen thematisiert, die in der Forschung selbst noch weit gehende Desiderata darstellen. Bedauerlich ist, dass sie auf die sozioökonomische Einordnung der Prozesse und der Akteure verzichtet und auch sonst die grundlegenden Veränderungen der Lebenswelten nur kurz und schemenhaft zur Darstellung bringt.

Ein weiterer problematischer Punkt der Beschränkung scheint mir die weit gehende Ausblendung der Einflüsse der Französischen Revolution, der Helvetik, der Revolutionen von 1830 und 1848, denen Weinmann besten Falls anstossende oder katalytische Wirkung zugesteht. Als Folge bleiben wichtige äussere Einflüsse und Neuerungen unterbewertet, wie beispielsweise die französischen Ursprünge der konkreten direktdemokratischen Instrumente der Initiative und des Referendums, wodurch wiederum die betonten Traditionen allzu final hervortreten. Ein solcher Fall liegt auch mit der auf den ersten Blick durchaus originellen Interpretation der liberalen Gemeindegesetzgebung von 1865 vor, mit der die bisherige Bürger- von der Einwohnergemeinde abgelöst wurde. Weinmann sieht dies aber nicht nur als legislativen Abschluss des Prozesses der De-

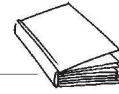
korporierung des gemeindlich-genossenschaftlichen Zusammenhangs. In ihrer Betonung der regionalen Traditionen und in ihrer Ausblendung anderer Wirkungslinien sieht sie in der Gemeindegesetzgebung von 1865 auch den direkten Auslöser der Demokratischen Bewegung selbst, was mindestens wichtige Protagonisten von damals nicht so gesehen hätten.

Hans-Ulrich Schiedt (Horgen)

**HANS ULRICH SCHIEDT
DIE WELT NEU ERFINDEN
KARL BÜRKL (1823–1901)
UND SEINE SCHRIFTEN**

ZÜRICH, CHRONOS, 2002, 384 P., FS. 58.–

Issu d'une famille patricienne de marchands de soieries, à Zurich, le jeune Bürkli ne fit pas d'études mais effectua un apprentissage de tanneur qu'il acheva par le voyage traditionnel à travers l'Europe. C'est à Paris, où il séjourna de 1845 à 1847, qu'il devint un adepte de l'Ecole sociétaire, fondée par les disciples de Fourier. De retour à Zurich, il en diffusa les principes et participa à un premier mouvement socialiste, de 1849 à 1854. En même temps, ce fut un pionnier de la coopération, dont il créa la première société, à Zurich, en 1851, qu'il présidera à plusieurs reprises. En 1855, avec une quarantaine d'adeptes, il émigra au Texas, pour participer à l'entreprise fouriériste de colonisation, lancée par Considérant. Peu avant l'échec final, il part pour l'Amérique centrale où il mène, au milieu des guerres civiles, une existence aventureuse. De retour à Zurich en 1858, il y participera au mouvement démocratique et y fondera la section locale de la première Internationale, au sein de laquelle il se fera le promoteur de la démocratie directe. On le retrouve ensuite dans



le Parti socialiste. En 1893, c'est lui qui ouvrit, en tant que doyen, le congrès de la deuxième Internationale à Zurich, personnifiant ainsi la continuité entre le socialisme utopique, les Internationales et les partis sociaux-démocrates.

Cet aperçu montre à lui seul l'intérêt d'une étude biographique. Il en existait déjà une, la thèse de Paul Lang, dirigée par Gagliardi et parue à la librairie du Grütli en 1920. Mais, comme c'était l'habitude à l'époque, elle relevait avant tout de l'histoire des idées. Son auteur considérait d'ailleurs Bürkli comme un personnage de second plan, vulgarisateur des théories d'autrui, plein de tempérament et d'altruisme certes, mais à la personnalité un peu falote. Plus tard Lang trouvera d'autres «héros», plus brillants, et devint le théoricien des Fronts...

Schiedt a conçu sa biographie d'une manière toute différente, tenant compte des acquis de l'historiographie contemporaine et donnant un excellent exemple de ce qu'on peut faire aujourd'hui, dans un genre injustement décrié et trop longtemps délaissé, ou alors traité de façon traditionnelle, et cela jusqu'à une époque toute récente, en Suisse au moins. Cela impliquait le recours à des sources nouvelles. Parmi elles se trouve la très importante bibliothèque de Bürkli: plus de 400 volumes fouriéristes ou en rapport avec l'École sociétaire, dont l'intérêt ne réside pas seulement dans les indications qu'ils nous donnent sur les lectures de leur propriétaire mais aussi dans les notes marginales et les passages soulignés qui, souvent, permettent de connaître ses réactions et ce qui l'a plus particulièrement frappé. Schiedt, qui en a retrouvé plus de 200 titres, en donne, en annexe, une liste raisonnée. Après la mort de Bürkli, ses livres avaient pour la plus grande part été recueillis par le Secrétariat ouvrier suisse. Après la dissolution de celui-ci, en 1920, Greulich avait remis

une grande partie des ouvrages de Bürkli à ce qui deviendra la Zentralbibliothek de Zurich, tandis que le reste de la bibliothèque du Secrétariat ouvrier suisse, comportant encore beaucoup d'ouvrages ayant appartenu à Bürkli, avait été transmis à l'Union syndicale suisse. Celle-ci a d'ailleurs reçu, jusque vers les années 1960, une petite subvention de la Confédération destinée à la gestion de cette bibliothèque. Malheureusement, en 1993, pour agrandir ses bureaux, l'USS a vendu tous ses livres à un Antiquariat. Schiedt, qui avait déjà travaillé sur ces pièces, s'en est vu ainsi brusquement privé, même si la Zentralbibliothek a pu racheter au libraire quelques volumes. Cette disparition d'un fonds important, que l'auteur juge, à juste titre, scandaleuse, gênera aussi d'autres historiens, car outre la bibliothèque de Bürkli, il y avait encore, à l'USS, celle d'Adhémar Schwitzguébel, de la Fédération jurassienne, et de nombreuses séries et pièces rarissimes. Ajoutons que, selon nos informations, avant de liquider son héritage historique et culturel, l'USS n'a même pas songé à le proposer à la Bibliothèque nationale.

Ce ne sont pas seulement la bibliothèque et les publications de Bürkli qu'a utilisées l'auteur, mais également la presse, dans sa pluralité et son immensité, les recensements et les archives; toutes celles qui conservent des lettres de Bürkli, mais aussi celles de la Société coopérative ainsi que celles de la Ville de Zurich pour y rechercher des données originales: sur la maison de famille, le Tiefenhof, où Karl a vécu jusqu'en 1855, avec ses sept frères et sœurs; sur celle qu'il avait acquise en 1861 et qu'il habitera durant un quart de siècle; sur l'estaminet qu'il y tenait, sur ses locataires et ses voisins, afin de donner une idée de ce centre de sociabilité, au milieu d'un quartier populaire du vieux Zurich.

Cela lui permet d'apporter du nouveau sur bien des points. Sur les relations de Karl avec sa famille, par exemple, qui contrairement à ce qu'on s'est imaginé, ne se sont jamais rompues, malgré les oppositions politiques. Il a donc eu sa part du patrimoine familial, ce qui lui a permis, sa vie durant, malgré des difficultés passagères, de vivre à sa guise et, à l'occasion, d'aider les entreprises qui lui tenaient à cœur. Même pendant sa tournée de quatre ans à travers l'Europe, il pratiquera certes son métier de tanneur, mais aidé par des versements réguliers de sa famille. Malheureusement, son existence personnelle nous échappe presque entièrement, réduits que nous en sommes à quelques éléments autobiographiques recueillis de sa bouche par des amis ou rapportés par lui-même dans l'une ou l'autre de ses publications. Nous ignorons tout, par exemple, de la vie sentimentale de ce célibataire, de son rapport avec les femmes. Peut-être que les Cahiers Charles Fourier nous en apprendront plus en dévoilant la correspondance qu'il entretenait avec une comtesse bavaroise, originaire d'une famille patricienne zurichoise et dont il avait été épris dans sa jeunesse. Autre point sur lequel les recherches de Schiedt sont demeurées vaines: la façon dont, à Paris, Bürkli est devenu fouriériste. On n'en sait toujours pas plus que le peu qu'il a raconté lui-même.

Le retour à Zurich, la propagande fouriériste, la fondation de la Société coopérative, la formation d'un premier groupe démocrate-socialiste avec ses petits journaux, l'élection de Treichler et de Bürkli au Grand Conseil marquent la première étape de l'engagement politique et social, qui correspond d'ailleurs à des mouvements analogues dans le reste de la Suisse: autour de Coullery dans le canton de Berne et de Galeer et de ses successeurs à Genève. Gruner s'y était déjà intéressé, ainsi que Wirth pour Zurich et E. Wiss-

Belleville pour le Jura et Berne. Schiedt, bien sûr, va plus loin. Non seulement parce qu'il utilise de nouvelles sources (les archives de la Société coopérative, par exemple), mais parce qu'il analyse en détail et d'une façon critique les projets de réforme du commerce, du crédit et de la banque élaborés par Bürkli. Celui-ci s'inspire des ouvrages sociétaires de Cieszkowski, Coignet et Vidal. Il y demeurera toujours fidèle et il les reprendra encore dans les années 1880 et au delà.

C'est un point important que, jusqu'à présent, les historiens n'ont pas assez pris au sérieux, tant en ce qui concerne les fouriéristes que Proudhon d'ailleurs. Il y a d'abord un phénomène général, ou tout au moins perçu comme tel par les contemporains: le manque de crédit pour les petites entreprises locales, comme si les banques et les grosses fortunes avaient préféré les investissements lointains, sans doute plus prometteurs et plus simples à gérer, à ceux de leur environnement immédiat. Cela servira d'argument aux radicaux dans leur conquête du pouvoir, dans la Suisse occidentale, où ils créeront des banques cantonales ou des établissements hypothécaires publics et privés destinés à favoriser l'agriculture, le commerce et l'industrie locaux. D'où aussi ces projets de réforme auxquels s'intéresse Bürkli et qui sont, eux, destinés à permettre la réalisation de l'utopie sociétaire, entre autres par la généralisation d'un papier-monnaie «fondant», c'est-à-dire dont la valeur diminue avec le temps, à partir de son émission. Dès 1852, en tant que député, il proposera la création d'une banque cantonale. Plus tard, au sein du mouvement démocrate des années 1860, il reviendra à ses anciennes idées. Alors qu'à la même époque, en France, les milieux avancés cherchent à constituer un réseau d'associations pratiquant le crédit mutuel au travail, Bürkli, lui, demeure fidèle à son



idée d'une banque cantonale du peuple, voire d'une banque nationale qui aurait le monopole du papier monnaie.

Il y a, chez lui, une orientation vers l'Etat, représentant des intérêts du peuple tout entier, qui le mettra en opposition avec les partisans de la Fédération jurassienne, non seulement à cause de sa revendication de banques étatiques, mais aussi à cause de ses idées sur la démocratie directe. Plus tard, d'ailleurs, ces thèmes seront l'objet de discussions internationales: Kautsky et d'autres socialistes allemands critiqueront les conceptions de Bürkli. C'est le mérite de Schiedt d'avoir ainsi replacé Bürkli en plein centre des débats qui agitaient alors le socialisme européen.

La biographie du militant permet d'éclairer certains aspects du mouvement ouvrier de Zurich. Ainsi l'auteur relève à juste titre que la section de la Première Internationale ne constitue que l'un des trois éléments de celui-ci, élément que l'on a tendance à surestimer, à cause de la renommée de celle-ci. A ce sujet, on déplorera une nouvelle fois l'absence d'une véritable histoire du socialisme et du mouvement ouvrier à Zurich, à laquelle, bien sûr, le livre de Schiedt ne peut suppléer, malgré les indications intéressantes qu'il apporte à ce sujet. Signalons à ce propos ses brèves mais précieuses notices biographiques sur des personnages complètement oubliés.

Il faudrait encore relever beaucoup d'autres aspects intéressants de ce très riche ouvrage. En 1986, Pierre Bourdieu, après avoir montré, dans «l'illusion biographique», tous les dangers de la biographie classique, concluait à son impossibilité pour l'historiographie. Schiedt partage les analyses du sociologue français et a fait siennes ses mises en garde; mais son livre prouve qu'on peut tirer une conclusion différente.

Marc Vuilleumier (Genève)

ANDREAS STEIGMEIER
BLAUER DUNST
ZIGARREN AUS DER SCHWEIZ
GESTERN UND HEUTE

HIER + JETZT, BADEN 2002, 136 S., 179 ABB., FR. 78.-

Rauchen wurde in den letzten Jahrzehnten vermehrt aus einer Perspektive des Risikos wahrgenommen, und dass es schädlich ist, hat sich inzwischen herumgesprochen. Sein trotz aufwändiger Präventionsarbeit kaum gebrochener Reiz muss also im Genuss und den Praktiken des Konsums, seiner sozialen Bedeutung oder dem wirtschaftlichen Nutzen – kurz: einer Sozial- und Wirtschaftsgeschichte des Rauchens gesucht werden. War Tabak seit der Frühen Neuzeit zunächst vor allem geschnupft, gekaut oder in Pfeifen geraucht worden, so gewannen im Verlauf des 19. und 20. Jahrhunderts zuerst Zigarren und später Zigaretten zunehmend an Bedeutung. Mit dem Buch des Badener Historikers Andreas Steigmeier liegt nun eine erste Überblicksdarstellung zur Geschichte der schweizerischen Zigarrenindustrie vor, die sich der «ganzen Branche», vor allem aber «ihrer wichtigsten Produktionsregion», dem so genannten Stumpfenland im Aargauer Wynen- und Seetal, widmet.

Das Buch basiert hauptsächlich auf den Archivbeständen von zwei der bedeutendsten Firmen (Villiger und Weber), dem umfangreichen Material des Tabak- und Zigarrenmuseums in Menziken sowie Statistiken des Verbands Schweizerischer Zigarrenfabrikanten. Darüber hinaus wurden auch die seit 1879 regelmässig erschienenen und in der Unternehmensgeschichte bisher zu wenig beachteten Berichte der eidgenössischen Fabrikinspektoren herangezogen. Das ausgesprochen sorgfältig gestaltete Buch mit rund 180, vielfach farbigen und zum Teil grossformatigen Bildern, die nicht nur die Entwicklung der Werbung, sondern auch